

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Michel Rabagliati, Philippe Girard, Pascal Colpron

François Cloutier

Number 138, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62379ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cloutier, F. (2010). Review of [Michel Rabagliati, Philippe Girard, Pascal Colpron]. *Lettres québécoises*, (138), 54–55.

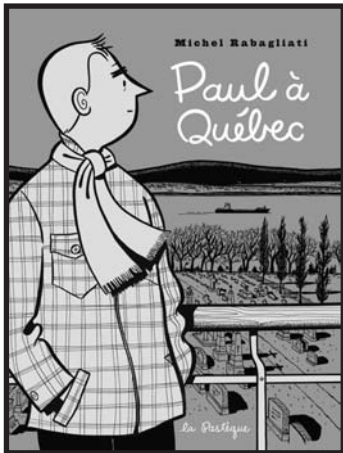
☆☆☆☆

Michel Rabagliati, *Paul à Québec*, Montréal,
La Pastèque, 2009, 184 p., 27,95 \$.

Paul et la vie

Depuis quelques années, la bande dessinée québécoise connaît une effervescence sans pareil. Des maisons d'édition s'y consacrent totalement et d'autres ont créé des collections particulières consacrées au « 9^e art », terme utilisé par plusieurs amateurs de bédé.

Michel Rabagliati, illustrateur de formation, en est sûrement la figure de proue et son ambassadeur médiatique. Son personnage de Paul, qui n'a strictement rien à voir avec Tintin, qui, lui, vivait des aventures hors de l'ordinaire, est un antihéros dont les aventures sont ancrées dans le quotidien. Le lecteur assiste à des tranches de vie illustrées, passant d'un premier travail d'été à la naissance d'un enfant. Dans le sixième livre, *Paul à Québec*, le personnage doit faire face à la maladie, à l'attente de la mort, à son arrivée, et doit accompagner ceux qui restent.



Le récit central tourne autour de la maladie de Roland, beau-père de Paul, atteint d'un cancer du pancréas inopérable. Toutes les étapes de ce drame sont exposées au lecteur : l'annonce du diagnostic, la perte d'autonomie, le passage obligé aux soins palliatifs et l'acceptation de la mort qui gruge l'in-



MICHEL RABAGLIATI

térieur. L'album se divise en chapitres qui situent les lecteurs dans la chronologie de la maladie. Après l'annonce du diagnostic, on se propulse un an plus tard, le récit devient mensuel pour se terminer avec les derniers jours de la vie de Roland. Parallèlement, la vie continue pour Paul, Lucie et leur fille Rose. Entre l'achat d'une nouvelle maison, les réunions familiales, l'efficacité terrifiante du service à la clientèle des grandes compagnies, les personnages font leur bout de chemin en apprivoisant, à leur façon, le départ imminent d'un des leurs.

UN DESSIN SIMPLE ET EFFICACE

Le talent premier de Michel Rabagliati réside dans la façon particulière qu'il a de mener son histoire. Ici, le dessin ne vise pas à épater le lecteur. Entièrement en noir et blanc, les différents plans choisis par le dessinateur ajoutent de la fluidité

au récit. L'auteur joue avec les dimensions des cases, se permet des planches entières d'une seule case, s'amuse à reproduire la réalité (les trois premières planches se déroulent au Madrid, institution légendaire de l'autoroute 20), mais ne tombe jamais dans le piège facile de s'admirer dessiner.

Ce qui rend le récit si émouvant, c'est la simplicité qui s'en dégage. Les dialogues, quoique parfois longs, ne tentent pas à tout prix de reproduire la langue québécoise dans ses moindres détails. Certaines planches, les plus touchantes, sont d'ailleurs dépourvues de phylactères. À ce sujet, les cinq planches qui illustrent le trajet de Paul et de sa fille, de Montréal vers Saint-Nicolas, à la maison de soins palliatifs, sont une totale réussite. À travers les cases, les personnages traversent des zones urbaines chargées de panneaux publicitaires pour finalement arriver en campagne, à la chambre de Roland qui vient de décéder. Rabagliati montre l'absurdité de notre environnement face à la cruauté de la vie. Les trois cases de la planche où Paul et Rose se présentent, trop tard, dans la chambre de Roland sont sobres et chargées d'émotion. Les filles et la femme de Roland demeurent immobiles autour du lit du défunt à la première case, Lucie s'aperçoit que Paul et Rose sont arrivés à la deuxième, alors que la troisième les montre tous les trois s'enlaçant. L'auteur opte pour l'immobilisme des autres personnages, mettant ainsi l'accent sur l'accablement de nos héros.

BÉMOLS

Si on peut faire un reproche à Michel Rabagliati, c'est parfois d'en mener un peu trop large sur le plan du récit. Paul qui regarde des diapositives afin d'indiquer au lecteur ce qui s'était passé depuis un an, c'est un peu gros. Les personnages qui discutent de la souveraineté du Québec, ça n'amène rien de nouveau sous le soleil. Roland qui, en douze planches, raconte sa vie, aurait pu se voir amputer une partie de son discours sans que cela le rende moins humain aux yeux des lecteurs.

Ces quelques réserves n'enlèvent cependant rien au plaisir de se plonger dans l'univers de Paul et des siens. Paul ne sera jamais Tintin, et c'est tant mieux.

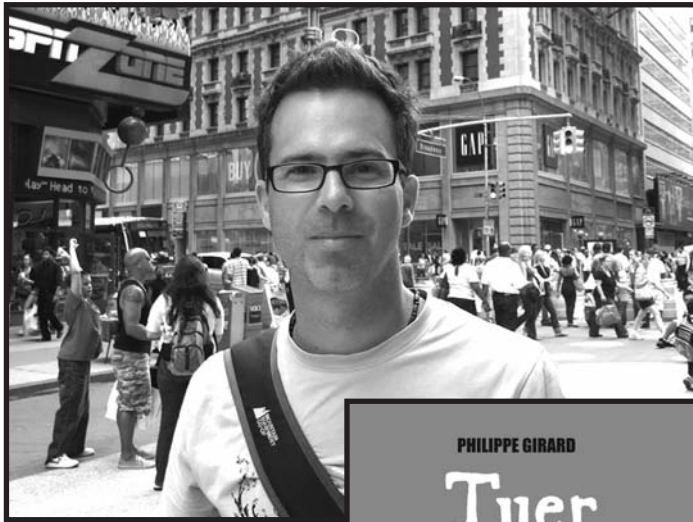
☆☆☆☆

Philippe Girard, *Tuer Vélasquez*, Montréal,
Glénat Québec, 2009, 192 p., 19,95 \$.

L'art de l'autobiographie

Philippe Girard en est à son neuvième album. Autrefois connu sous le pseudonyme Philippe Grrrd, l'auteur continue ici sa série de récits autobiographiques entrepris avec *Les ravins*, qui racontaient son périple à Moscou en compagnie de Jimmy Beaulieu, autre bédéiste important de la scène locale. Cette fois-ci, Girard se souvient d'une période trouble de son adolescence, alors qu'il doit faire face au divorce de ses parents, à un déménagement et à un curé pédophile.

Après avoir appris qu'un curé québécois s'était fait écrouler à Lieurey, tout près de Paris, pour avoir commis des agressions envers des jeunes garçons, Philippe Girard revit une partie douloureuse de son adolescence. Après son déménagement de Loretteville à Sainte-Foy, le personnage principal se



PHILIPPE GIRARD

retrouve isolé, nouvel arrivant dans une école étrangère, avec seulement sa mère à qui se rattacher. Celle-ci l'incite à joindre un groupe de jeunes garçons dont les réunions sont animées par un prêtre pour le moins particulier. Philippe se rendra rapidement compte que les soupçons qu'il avait développés envers le curé Grandmaison s'avèrent réels, lors d'une fin de semaine de groupe où le prêtre abusera de son pouvoir de manipulation pour assouvir ses pulsions pédophiles. Ce drame se jouera avec en filigrane un questionnement sur qui de Vélasquez ou de Picasso est le plus grand peintre et une identification du personnage principal à Jack Bowmore, héros de roman inspiré de *Bob Morane*.

L'IMPORTANCE DE L'ART

La grande réussite de cet album est sans contredit la façon qu'a Girard de raconter son histoire et les moyens esthétiques dont il use pour y arriver. Les planches sont en noir et blanc, les personnages sont dessinés assez grossièrement et les décors dans lesquels ils évoluent restent sommaires, surtout dans la première partie de l'album. Cependant, l'auteur se permet quelques planches plus fouillées graphiquement. Lors d'une séquence onirique d'une quinzaine de planches, Philippe Girard arrive à mêler Picasso, *La chasse-galerie* et Vélasquez afin d'illustrer le cauchemar horrible dans lequel son héros se trouve. De plus, il illustre des portions des aventures de Jack Bowmore et permet à son personnage de Philippe de vaincre ses peurs en prenant les traits de Jack. Ces planches, dont les cases conservent une disposition classique, rappellent les adaptations (qui ne furent pas si heureuses, précisons-le) en bande dessinée des romans de Bob Morane.

La grande réussite de cet album est sans contredit la façon qu'a Girard de raconter son histoire et les moyens esthétiques dont il use pour y arriver.

À travers le drame que Philippe Girard évoque, c'est son ode à l'importance de la paralittérature qui nous a semblé la plus réussie. Le protagoniste de Girard s'accroche comme à une bouée aux aventures de Jack Bowmore, prouvant ainsi que la plongée dans le vaste monde de la littérature (et de l'art) peut se faire à partir de plusieurs quais.



Pascal Colpron, *Mon petit nombril*, <http://monpetitnombril.wordpress.com>

Illustration de la vie familiale

La popularité des blogues de toute sorte ne se dément pas, nous assistons à un nouveau moyen de diffusion de contenu à saveur littéraire. Les bédéistes savent aussi profiter du médium. En Europe, Lewis Trondheim, chef de file de la nouvelle bédé française, a mis en ligne de nombreuses planches sous le pseudonyme de Frantico, qui sont maintenant publiées dans un album. Pascal Colpron, lui, publie *Mon petit nombril* sur la Toile depuis 2008. Sa façon de faire est assez simple : des tranches de vie d'un père de famille de 35 ans en une planche, le plus souvent en noir et blanc.

Une des fonctions premières du blogueur est de pouvoir partager un certain nombre de renseignements avec de parfaits étrangers. Le blogueur de Pascal Colpron comporte son nombre de liens avec d'autres sites jugés d'intérêt par l'auteur, des réflexions sur sa vie professionnelle et un récit appelé *Dynamoville*. Le premier attrait de ce site se situe cependant dans les nombreuses planches (plus de 200) qui s'y retrouvent. Le personnage principal est le blogueur, qui nous permet de découvrir son quotidien. Le dessin peut rappeler parfois celui de Gotlib (noble référence), mais les récits demeurent très personnels. Pascal Colpron ne tombe pas dans le piège de faire à tout prix « joli », les planches ne sont pas toutes réussies (certaines contiennent trop de cases pour ce qu'elles racontent, d'autres pas assez), mais le plus souvent, il arrive à nous faire sourire ou encore à nous émouvoir.

SUJETS VARIÉS

La famille nucléaire est une source d'inspiration à la mode pour plusieurs créateurs, ceux-ci insistant sur certains changements sociaux, tel le père de famille devenu travailleur autonome à la maison. Le dessinateur s'en inspire, certes, mais ne se cantonne pas à ce seul sujet. On voit le personnage en interaction avec sa fille, les affres qu'apporte un ordinateur au quotidien, la vie de couple qui en prend parfois pour son rhume, la nostalgie du temps qui passe, etc. Colpron informe aussi le lectorat de ses activités professionnelles à venir, de ses publications et de ses collaborations.

Pascal Colpron a le sens du punch, primordial dans ce genre de bédé axé sur la chute de la dernière case. Le bédéiste se met en scène honnêtement, ne se donnant pas nécessairement le beau rôle, ce qui le rend doublement sympathique et charismatique. Les comparaisons avec les « strips » américains mettant en scène des familles et qui sont publiés dans les journaux nationaux sont inévitables, mais *Mon petit nombril* se démarque par l'originalité et l'honnêteté de son propos. ■

